NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

73 N° 10 1951

Fénelon promoteur de la paix. En marge d'un tricentenaire (1651-1951)

Pierre LORSON (s.j.)

p. 1071 - 1086

https://www.nrt.be/en/articles/fenelon-promoteur-de-la-paix-en-marge-d-un-tricentenaire-1651-1951-2621

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

FÉNELON PROMOTEUR DE LA PAIX

En marge d'un tricentenaire (1651-1951)

Un auteur allemand, qui a consacré une bonne étude aux idées politiques de Fénelon, écrit ces lignes, en conclusion : « L'archevêque de Cambrai ne s'en tient pas à la politique du jour, mais s'en prend à la guerre en soi, parce qu'il y a pour lui quelque chose de supérieur à la patrie et c'est l'humanité. Cette exigence d'une politique humaine est son principal mérite. Il devient par là un précurseur du mouvement pacifiste moderne. De ce que l'abbé de Saint-Pierre et Kant surtout par son livre sur la paix perpétuelle, ont voulu faire, nous trouvons la première esquisse chez Fénelon (1) ».

Ces réflexions sont justes. L'idée de paix, qui pour beaucoup de raisons est à l'ordre du jour en ce moment, est centrale dans l'œuvre de Fénelon, né le 6 août 1651 au château de Fénelon, dans le Périgord. Il vaut peut-être la peine de le montrer en cette année tricentenaire de sa naissance. Nul plus que lui ne se réjouirait de servir encore après sa mort cette cause sacrée.

La paix intérieure, fruit de l'amour pur et désintéressé de Dieu, domine la spiritualité fénelonienne, si séduisante. Ce n'est pas de cette paix-là qu'il sera question dans ces pages, mais de la paix entre les nations. On peut dire qu'elle est le leitmotiv des ouvrages pédagogiques et politiques de Fénelon. Aucune monographie n'existe sur la question, à notre connaissance. Nous avons dû voler de nos propres ailes et relire sous cet angle toutes les œuvres afférentes. Nous ne l'avons pas fait sans plaisir. Si, d'après Saint-Simon, l'archevêque de Cambrai avait une physionomie extraordinaire, ne ressemblant à aucune autre, « telle qu'on ne pouvait l'oublier quand on ne l'aurait vu qu'une seule fois », si, d'après le même auteur, « il fallait faire effort pour cesser de le regarder », c'est un peu la même aventure qui arrive au lecteur des ouvrages féneloniens. Ils sont trop oubliés aujourd'hui. Et cependant ils sont d'une modernité étonnante, d'une hardiesse de pensée et d'expression, d'une liberté d'esprit prodigieuses pour un homme du grand siècle, si le style est fade et apprêté parfois. C'est l'œuvre d'un précurseur, surtout dans le domaine qui va nous occuper.

En dehors de sa très volumineuse correspondance spirituelle et profane, de ses ouvrages philosophiques et théologiques presque tous écrits dans la jeunesse de l'auteur, des traités de spiritualité et de controverse spirituelle, le précepteur du duc de Bourgogne a laissé surtout des

(1) Osterloy *Fénelon und die Opposition gegen L. XIV*. Goettingue 1913.

œuvres pédagogiques destinées à son auguste élève. L'éducation d'un futur roi a décidé le professeur à incorporer d'importantes idées politiques à l'enseignement de l'histoire, de la morale, de la littérature même. L'importance de l'enjeu nous donne l'assurance que ces idées sont bien celles de Fénelon. Il était trop sérieux pour se permettre de jouer avec des idées majeures, bien qu'il ait eu l'imagination assez fertile pour les enrober de fictions gracieuses et étourdissantes.

Il y a donc à envisager ici des œuvres d'imagination et des traités plus didactiques. Il y a aussi des mémoires confidentiels rédigés par l'archevêque de Cambrai après sa disgrâce et destinés à influencer directement la politique royale. D'où naturellement trois parties dans cette étude : Fénelon poète, docteur et négociateur de la paix. A vrai dire, ce triptyque est un trompe-l'œil, car Fénelon est toujours poète et toujours docteur; il est aussi toujours tendu vers l'action. Mais cette division est commode.

I. *Le poète de la paix*

Deux œuvres entrent ici en ligne de compte, les « Dialogues des Morts » et « Télémaque ». Dans les « Fables », si ingénieuses et valant celles de Perrault sous plus d'un aspect — ce sont des contes, en fait, la plupart du temps —, il n'y a rien à glaner. L'auteur y donne des leçons plus terre à terre et adaptées à un jeune enfant.

Dans ses 79 Dialogues, Fénelon, à la manière de Lucien, fait converser ensemble des ombres de grands hommes, qui se rencontrent au bord du Styx. Il y en a toujours deux, de tempérament opposé, un peu comme dans les Vies parallèles de Plutarque. La galerie va des personnages mythologiques comme Charon et Mercure aux personnages de Molière, tels Harpagon et Dorante. Le style est un peu jeté, mais d'une belle aisance. C'est par ailleurs un cours de politique à l'usage des rois. Car l'auteur choisit ses héros et les fait dialoguer en fonction des idées qu'il veut inculquer à son élève.

Au sujet de la paix internationale, il faut bien dire que ces idées ne sont ni très nombreuses, ni très poussées. Ce sont toujours les mêmes qui reviennent à satiété, capitales, il est vrai. Manifestement, le pédagogue sait qu'il faut enfoncer indéfiniment le même clou dans les cervelles enfantines.

C'est ainsi que l'éloge du prince pacifique et, par ricochet, la condamnation violente du prince conquérant et ambitieux, reviennent très souvent. Si Charon, gardien du Styx, désire que le prince Pichrocole — alias de Bourgogne — soit brutal, ignorant, n'aimant que les armes, toujours prêt à s'enivrer de sang, ce qui « remplirait bien vite la barque » du sombre passeur, Mercure, plus humain, constate avec plaisir que le jeune homme en question « aimera la paix ». Romulus

se vante sans vergogne d'avoir été guerrier et demande ironiquement à son partenaire Numa Pompilius : « Si on fût venu vous attaquer, qu'auriez-vous fait ? Il aurait fallu dire aux ennemis d'attendre que vous eussiez consulté la nymphe ». Mais Numa le pacifique riposte triomphalement : « Si je n'ai pas su faire la guerre comme vous, j'ai su l'éviter et me faire respecter et aimer de tous mes voisins. » N'est-ce pas mieux, en effet ? Le même Numa, qui nous est familier depuis le « De viris illustribus », peut se vanter d'une réussite plus importante encore dans le domaine de la paix. Il a rassemblé deux peuples, qui étaient des ennemis héréditaires. « J'ai réuni les deux peuples des Sabins et des Romains, en sorte qu'on ne peut plus les distinguer. » C'est plus fort que le plan Schuman, qui ne réunit encore que le charbon et l'acier de deux pays qui se sont si souvent combattus.

Jusqu'où va cette condamnation radicale des conquérants injustes, malgré la couronne que les peuples ont déposée sur leurs têtes, la légende précédant le Dialogue entre César et Alexandre le montre bien : « Caractère d'un tyran et d'un prince qui, étant né avec les plus belles qualités pour faire un roi, s'abandonne à son orgueil et à ses passions. L'un et l'autre sont les fléaux du genre humain, mais l'un est à plaindre, l'autre fait l'horreur de l'humanité. »

Les derniers mots visent César, le conquérant de la Gaule. Qu'est-ce que le sévère prélat aurait dit de Napoléon, aurait dit surtout de Hitler ?

François Ier n'est pas traité avec plus d'indulgence. Le Dialogue, qui l'évoque en compagnie de Louis XII, porte ce sommaire : « Il vaut mieux être père de la patrie en gouvernant son royaume en paix que d'être un grand conquérant. » Suit ce jugement terrible, mis sur les lèvres de Louis XII : « Si bien que le peuple est ruiné, la guerre encore allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes les folies des femmes galantes, tout l'Etat en souffrance, voilà le règne brillant qui a effacé le mien. »

On aime à croire que le précepteur du duc de Bourgogne a tout de même nuancé un peu, oralement, ces jugements bien tranchants et frisant le simplisme. Mais son cœur se révèle là : il déteste la guerre et aime d'amour la paix.

Il en donne d'ailleurs déjà le *motif* dans les Dialogues. Il le répétera souvent dans ses autres œuvres, sur tous les tons : c'est que l'humanité est une famille et que les hommes sont des frères. C'est là pour Fénelon une intuition première, une sorte d'axiome moral qu'il ne justifie pas. C'est un postulat de la raison pratique, aurait dit Kant. Sans doute, dans l'esprit de l'archevêque, c'est la Création divine, c'est le Discours sur la Montagne, c'est la doctrine paulinienne sur le Corps mystique, qui justifient cette intuition. Mais Fénelon, dans ses œuvres d'imagination au moins, est classique jusque dans son

horreur de faire de la littérature avec le christianisme. Il se tient sur le terrain de la morale naturelle, puisqu'il évoque surtout des païens. Ce n'est pas sans inconvénient d'ailleurs, car le droit naturel ne suffit pas dans ce domaine. Ici encore, on peut supposer que l'enseignement oral du maître a donné cet approfondissement chrétien qui manque dans les Dialogues aussi bien que dans Télémaque. On peut d'ailleurs, plus d'une fois, lire en filigrane la doctrine évangélique dans des développements qui ne la mentionnent pas explicitement.

C'est sur les lèvres de Socrate, dialoguant avec le frivole Alcibiade, que Fénelon place des déclarations d'une grande beauté sur la famille humaine et le respect des autres peuples. C'est à propos des Ilotes réduits en esclavage par les Spartiates. Pour ces derniers, Fénelon est loin d'avoir la même sympathie que Barrès, qui est d'une autre classe d'esprits. Il faut citer quelque chose de ces pages : « Le peuple subjugué est toujours peuple; le droit de conquête est un droit moins fort que celui de l'humanité. Ce qu'on appelle conquête devient le comble de la tyrannie et l'exécration du genre humain, à moins que le conquérant n'ait fait une guerre juste et n'ait rendu heureux le peuple conquis en lui donnant de bonnes lois. Il n'est donc pas permis aux Lacédémoniens de traiter si ignominieusement les Ilotes, qui sont hommes comme nous. Quelle horrible barbarie que de voir un peuple qui se joue de la vie d'un autre et qui compte pour rien sa vie et son repos... Un peuple n'est pas moins un membre du genre humain, qui est la société générale, qu'une famille est un membre d'une nation particulière. »

Ces idées sont assez neuves au moment où elles sont exprimées. En voici, qui sont encore plus hardies et d'une tonalité encore plus moderne : « Chacun doit incomparablement plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière, dont il est né. Il est donc infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple que de la blesser de famille à famille dans sa république. Renoncer au sentiment d'humanité, non seulement c'est manquer de politesse et tomber dans la barbarie, mais c'est l'aveuglement le plus dénaturé des brigands, des sauvages, c'est n'être plus homme et être anthropophage. »

On comprend qu'Alcibiade, habitué à dialoguer avec Platon plus amène et plus maître de lui, ait été abasourdi par la violence de ce Socrate fénelonien : « Vous vous fâchez! Il me semble que vous étiez de meilleure humeur dans le monde. Vos ironies piquantes avaient quelque chose de plus enjoué. » Mais Socrate ne s'apaise pas : « Je ne saurais être enjoué sur des choses aussi sérieuses. » Et il continue, en l'aggravant, sa diatribe contre les Spartiates. Nos lecteurs voudront la relire dans le texte.

Il ne faudrait pas croire que Fénelon n'enseigne pas au duc de Bourgogne l'amour de sa patrie charnelle. Il le fait souvent et va mê-

me, dans ce domaine, plus loin que bien des Français ne sont allés au cours de l'histoire. Il n'admet pas qu'on puisse se révolter contre l'autorité de son pays ni qu'on puisse jamais légitimement prendre les armes contre celle-ci, même pour la libérer d'un tyran. Fénelon tient tellement à cette idée, que tous les princes français ne pratiquaient pas à son époque et qu'ils ne pratiqueront pas davantage après la Révolution, qu'il y consacre deux longs dialogues. Le premier oppose Camille et Coriolan, le second Bayard et le Connétable de Bourbon. Coriolan et le Connétable n'ont pas seulement été des hommes de guerre et rien de plus, mais ils ont fait la guerre contre la patrie qui les avait nourris. Leurs partenaires leur en font des reproches sanglants. Camille, par exemple, dit avec émotion : « Pour moi, je trouve qu'il n'y a jamais d'excuse pour ceux qui s'élèvent contre leur patrie. On peut se retirer, céder à l'injustice, attendre des temps moins rigoureux, mais c'est une impiété que de prendre les armes contre la mère qui nous a fait naître. » Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, parle dans le même sens : « Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie que de la vaincre et de triompher d'elle. Ah! Quelle gloire horrible que celle de détruire son propre pays. »

On dira que dans tout cela il y a plus de vérité que de poésie. De simples extraits ne permettent pas d'apprécier littérairement les Dialogues. Le charme en vient de l'art avec lequel Fénelon évoque les faits et gestes de ses héros de manière à camper le personnage sous les yeux du lecteur. Il vient aussi de son habileté à semer les allusions contemporaines, consciemment ou inconsciemment, aux descriptions de la plus haute antiquité. L'indignation vertueuse de l'auteur et la présence discrète de son jeune élève donnent beaucoup de vie à ces conversations dans l'au-delà païen.

*
* *

Il y a plus de poésie dans Télémaque. On connaît le thème de ce poème épique en prose, paru en 1699, et dont le début au moins chante dans toutes nos mémoires. Brunetière, qui n'aimait pas Fénelon et qui était un « Bossuétiste » farouche et exclusif, dit cependant de cette œuvre : « Elle est d'une élégance et d'une distinction rare, unique en son espèce, un peu au-dessous, mais pas très éloignée de la tragédie de Racine. »

Nous rappelons la trame des événements. Télémaque, fils d'Ulysse, est allé à la recherche de son père, qui erre sur l'océan depuis la fin de la guerre de Troie. Lui aussi court les mers, rencontre beaucoup de personnages qui connaissent Ulysse et qui le font assister à

toutes sortes de querelles, de guerres, à des fondations d'États nouveaux, à l'élaboration de constitutions et de lois; qui lui font part aussi de leur expérience de la vie et des hommes. Télémaque manque de justesse son père, qui l'entrevoit mais ne veut pas se faire reconnaître. Il le rejoint finalement à Ithaque. Le jeune homme, qui ressemble comme un frère au duc de Bourgogne, est accompagné dans toutes ses pérégrinations par le sage Mentor, incarnation de Minerve. Mentor a bien des traits du précepteur Fénelon. Il a pour mission de protéger l'enfant d'Ulysse, mais surtout de l'aider à faire des années passées à l'étranger des années d'apprentissage, comme fera le Wilhelm Meister de Goethe. On entend bien que c'est l'apprentissage de son futur métier de roi qu'il doit faire. Fénelon essaie donc d'incorporer à son récit toute une doctrine politique. Ses idées sur la guerre et la paix reviennent très fréquemment, sans beaucoup se renouveler par rapport à celles des Dialogues.

Un discours anonyme précédant l'édition de 1810, dont nous nous sommes servi, dégage excellemment la portée politique du poème : « L'auteur du Télémaque est original en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe, sur lequel tout roule, est que le monde entier n'est qu'une république universelle et chaque peuple qu'une grande famille. De cette belle et lumineuse idée naissent ce que les politiques appellent les lois de la nature et des nations, équitables, généreuses, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indivisible On ne se borne plus à l'amour de sa patrie; le cœur s'étend, devient immense et, par une amitié universelle, embrasse tous les hommes. De là naissent l'amour des étrangers, la confiance naturelle entre les nations voisines, la bonne foi, la justice et la paix parmi les princes de l'univers comme entre les particuliers de chaque état. »

Les textes et les épisodes qui illustrent cette idée fondamentale foisonnent dans le Télémaque. C'est, par exemple, dans le livre V, la description du roi pacifique : « Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes, c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son propre peuple en voulant vaincre les autres nations qui ne lui sont pas soumises, mais il est véritablement propre à gouverner en paix... Ses alliés l'aiment et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, tous les autres rois voisins se joignent à lui pour l'empêcher d'être opprimé. »

C'est au livre VIII la célèbre description du pays idéal des Bétiques : « La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'états

qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi ! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est si courte et il semble qu'elle leur paraisse trop longue. Sont-ils sur terre pour se déchirer les uns les autres et pour se rendre mutuellement malheureux ? » Ces questions d'un peuple innocent et sans malice ressemblent à celles des enfants et produisent les mêmes effets : elles crèvent des baudruches et dessillent des yeux obnubilés.

Les épisodes les plus caractéristiques à notre point de vue sont ceux qui marquent la guerre faite par les Hespériens contre les Manduriens, qu'ils ont attaqués injustement, alors qu'ils avaient cédé la côte aux envahisseurs. C'est le cœur du poème. Ce peuple est pacifique, mais non pas faible ni mou. Il est prêt à négocier encore avec son envahisseur, à condition que celui-ci lui garantisse le respect de ses droits. C'est une paix juste et non une paix à tout prix qu'ils demandent. Il faut relire quelques lignes au moins qui décrivent les ambassadeurs pacifiques des Manduriens : « Ils avançaient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs, les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme, une parole grave et pleine d'autorité, des manières simples et ingénues. Les fourrures qui leur servaient d'habits étaient nouées sur l'épaule et laissaient voir des bras plus nerveux et mieux nourris que ceux de nos athlètes. » C'étaient des hommes de paix, mais capables de se battre pour le droit.

Malheureusement les soldats hespériens d'Idoménée attaquent sans mandat ce peuple pacifique ; il appelle alors ses alliés nombreux et puissants, qui sont sur le point d'exterminer les Hespériens. Mais Mentor réussit à persuader les uns et les autres qu'il vaut mieux la paix, garantie par des otages mutuels et des médiateurs, qui occuperont les points stratégiques entre les deux peuples. La sagesse alors triomphe. Le prestige du mot « paix », répété par Mentor aux soldats des deux armées, produit un enthousiasme indescriptible et une fraternisation touchante. La place nous manque pour citer ces pages pleines d'une délicate poésie.

Mais la partie la plus neuve de tout cet épisode, ce sont les suggestions de Mentor-Fénelon pour faire durer cette paix, si laborieusement construite. Il demande d'abord une ligue des peuples, comprenant aussi les deux peuples qui viennent de se battre. Et cette ligue ressemble fort à celle de Genève hier et celle de Strasbourg aujourd'hui. C'est une ligue poursuivant surtout la sécurité collective. Son but est d'empêcher quelque roi ambitieux et sans scrupule de tendre à la « monarchie universelle » qui serait l'asservissement de toutes les autres nations. La ligue, puissante et unanime, doit rendre ces projets vains et garantir la paix perpétuelle. Mais pour qu'elle soit efficace, **il faut que tous les trois ans des représentants de tous les peuples**

qui y sont groupés se retrouvent dans une Assemblée solennelle, pour mettre au point leurs projets et leurs méthodes, leurs ressources et leurs armées.

Ces idées sont exprimées noblement par Mentor : « Désormais, sous divers noms et divers chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de la terre; tous les peuples sont frères et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang. »

Ces paroles sont celles de l'homme de cœur. Voici celles du politique et du diplomate : « Songez donc à vous rassembler de temps en temps. Faites de trois en trois ans une assemblée générale où tous les rois qui sont ici présents se trouvent pour renouveler l'alliance par un nouveau serment, pour affirmer l'amitié promise et pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au dedans de ce beau pays la paix, la gloire et l'abondance; au dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la discorde, sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes insensés, qui pourra troubler la félicité que les dieux vous préparent. »

Mentor-Fénelon est trop perspicace pour ne pas prévoir des conflits possibles entre les alliés eux-mêmes et des fissures dans leur alliance. Il propose pour ces cas ce que les Papes de notre temps ne cessent de suggérer aux gouvernements, l'arbitrage. Le mot n'est pas dans Télémaque, mais la chose y est. « Pour les alliés, quand ils sont prêts à faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par là vous acquérez une gloire plus solide et plus sûre que celle des conquérants. »

Comme toujours, cette idée générale est illustrée par un exemple concret. Quand les Sybarites réclament des terres à Idoménée, celui-ci a tout de suite le réflexe guerrier et veut leur tomber dessus. Mentor lui propose de négocier et de prendre les Sipontins comme médiateurs : « Il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté; tels sont les Sipontins... Si un roi convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération. Il publie les raisons solides sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable et non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions, mais on a pour lui une grande déférence : il ne prononce pas une sentence en juge souverain; mais il fait des propositions et par ses conseils on sacrifie quelque chose pour conserver la paix. »

Certains événements récents ne donnent-ils pas à ces sages paroles une actualité surprenante ? Il y a cependant trois siècles qu'elles ont été écrites.

Pour être complet, il faudrait montrer comment Fénelon voit dans la justice sociale, dans la prospérité nationale, dans le bonheur temporel et spirituel du peuple, la meilleure garantie de la paix. Sa longue évocation de la cité idéale de Salente, inspirée de celle de Platon, ferait penser plutôt à la « Cité harmonieuse », dont rêvait Péguy. Sous la fiction aimable et d'allure utopique, les pages qui lui sont consacrées cachent un terrible réalisme.

Fénelon n'aurait pas été un vrai imitateur des anciens, des poètes épiques dans l'occurrence, s'il n'y avait pas une longue description de bouclier dans son épopée. On y trouve plus d'une allusion à la paix. A côté de ce morceau de bravoure, il y a l'obligatoire descente aux enfers et le séjour de Télémaque aux champs élysées. Le pauvre enfant cherche son père parmi les ombres heureuses ou malheureuses. Les secondes sont souvent des rois guerriers ayant rendu leurs peuples malheureux. Les premières sont des pacifiques. Parmi eux brille le roi Inachus, dont nous voulons transcrire le portrait : « Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas; sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau; il tient dans sa main une lyre d'ivoire et dans un transport éternel il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis; l'harmonie de sa lyre et de sa voix ravirait les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assemble dans l'enceinte de ses nouveaux murs et auquel il donne des lois. »

Un peu molle et artificielle, cette prose poétique est tout de même d'une grande harmonie. Elle annonce déjà et prépare celle d'un Rousseau, d'un Bernardin de Saint-Pierre et d'un Châteaubriand. Mais *Fénelon parle de la paix encore autrement qu'en poète. Il est parfois* plus didactique et plus sec. Nous voulons le montrer.

II. *Le docteur de la paix*

Fénelon précepteur et archevêque n'a jamais eu assez de loisirs pour écrire un véritable traité de la guerre et de la paix, à la manière d'un Vittoria, d'un Grotius ou d'un Suarez. Il faut chercher sa doctrine dans les fictions, que nous venons d'étudier, ou dans les ouvrages occasionnels, parfois clandestins, destinés à influencer la politique présente ou future de la France.

Le plus important est intitulé : « Directions pour la conscience d'un roi ». Fénelon le rédigea à Cambrai, après sa disgrâce, à l'intention de son ancien élève déjà grand et consulté par Louis XIV. Le duc de Bourgogne n'osa pas le garder en sa possession, tant il est hardi. Il le confia au duc de Beauvilliers et le lui demanda de temps en temps pour le lire clandestinement. C'était une petite conspiration

contre le roi. L'ouvrage parut après la mort de son auteur, en 1734, mais fut supprimé par ordre du ministère. D'autres éditions furent lancées à Londres, puis à Paris. Le titre primitif est : « Examen de conscience sur les devoirs de la royauté ».

Effectivement c'est une série d'examens de conscience, dans le genre de ceux de M. Tronson ou de saint Ignace pour la forme. L'ensemble ressemble à ce que l'auteur des Exercices appelle « première manière de prier » et qui est un examen médité de tels devoirs, préceptes ou péchés. Fénelon était un grand ami des jésuites. Il se peut que leurs traditions spirituelles lui aient suggéré la forme de cet examen de conscience.

Quoi qu'il en soit, sur tous les devoirs essentiels d'un roi, Fénelon pose à son élève des questions nombreuses, pressantes, inexorables. Il ne le laisse pas souffler. Les coups de fleuret se succèdent avec une rapidité vertigineuse. La plupart des questions concernant notre sujet se rapportent d'ailleurs à la guerre plutôt qu'à la paix. L'examen a une allure assez négative. Il n'y a d'ailleurs, même sur la guerre, rien de substantiellement nouveau par rapport aux Dialogues et au Télémaque. Le futur roi est examiné sur les causes des justes guerres, sur les enrôlements forcés, sur la solde à payer, sur la justice à pratiquer envers les autres peuples, sur la conduite de la guerre et son humanisation, sur le traitement des ennemis, qui restent des frères. Il y a là des pensées et des formules très hardies, que nous nous réservons d'étudier de plus près ailleurs.

Ici il s'agit de la paix. Fénelon rappelle avec force à son élève que c'est la paix et non la guerre qui est l'état normal d'un pays et qu'il faut se préparer à la paix plutôt qu'à la guerre : « Comme la guerre ne doit jamais être faite qu'à regret et le plus courtement qu'il est possible et en vue d'une constante paix, il s'en suit que la fonction de commander des armées n'est qu'une fonction passagère, forcée et triste pour de bons rois, au lieu que celle de juger les peuples et de veiller sur tous les juges est leur fonction naturelle, essentielle. »

Le roi ne devra jamais se lancer dans une guerre sans avoir « consulté les personnes les plus intelligentes et les moins flatteuses pour lui ». Il cherchera à l'éviter coûte que coûte, allant aux dernières concessions pour y parvenir : « Un bon roi cherchera toujours à éviter la guerre à cause de ses funestes suites; car où sont les biens qui puissent contrebalancer tant de maux inévitables, sans parler des périls de mauvais succès... Il faut tenter toutes les voies d'accommodement. »

Pour assurer la paix, il faut respecter les traités de paix. Sur cette question, le passage que voici montre que Fénelon avait des connaissances positives dans le droit des gens : « Pour donner quelque consistance au monde et quelque sûreté aux nations, il faut supposer, par préférence à tout le reste, deux points qui sont comme les deux

pôles de la terre entière; l'un que tout traité de paix juré entre deux princes est inviolable à leur égard et doit toujours être pris simplement dans son sens le plus naturel et interprété par l'exécution immédiate; l'autre que toute possession paisible et non interrompue depuis le temps que la jurisprudence demande pour les prescriptions les moins favorables, doit acquérir une propriété légitime et certaine à celui qui a cette possession, quelque vice qu'elle ait pu avoir en son origine. Sans ces deux règles fondamentales point de repos ni de sûreté dans le genre humain. Les avez-vous toujours suivies ? »

Enfin nous signalerons un curieux supplément à l'Examen de conscience. Il est aussi d'une étonnante actualité. Il concerne « non seulement le droit légitime, mais même la nécessité indispensable de former des alliances, tant offensives que défensives, contre une puissance supérieure justement redoutable aux autres en tendant manifestement à la monarchie universelle ». Cette dernière expression se traduirait aujourd'hui par le mot « impérialisme » ou « hégémonie mondiale ». L'alliance visée par Fénelon est du même type que le... pacte atlantique. Voici comment il motive sa pensée. « L'humanité met donc un devoir mutuel de défense du salut commun entre les nations voisines contre un état voisin qui devient trop puissant, comme il y a des devoirs mutuels entre les concitoyens pour la liberté de la patrie. Si le concitoyen doit beaucoup à sa patrie dont il est membre, chaque nation doit à plus forte raison bien davantage au repos et au salut de la *république universelle* dont elle est membre et dans laquelle sont renfermées toutes les patries des particuliers. Les ligues défensives sont donc justes et nécessaires. »

On avouera que voilà de la belle doctrine, digne du grand esprit et de la grande âme de celui qui l'enseigne.

Dans ses œuvres figure un « Essai sur le gouvernement civil ». Ce mémoire, à vrai dire, a été rédigé par le chevalier de Ramsai, un de ses plus fidèles disciples. Ce jeune homme, converti de l'anglicanisme par Fénelon, avait passé deux années à Cambrai avec son maître, en 1709 et 1710. Les conversations des deux hommes avaient roulé surtout sur la politique. Ramsai en 1721 en publia un résumé à Londres. Les idées sont bien celles de Fénelon. Nous nous répéterions si nous les analysions.

Signalons simplement un développement qui ne coïncide pas avec les idées de tel autre théologien de la même époque. Il s'agit de la révolte contre un chef de gouvernement indigne et du tyrannicide. Fénelon, par amour de la paix et pour éviter le pire, est contre l'une et l'autre. « Si on était sûr de conserver la paix et l'ordre de la société et de remédier aux maux de la patrie en immolant un seul homme, les lois de la simple politique demanderaient peut-être ce sacrifice. Mais peut-on être sûr, en se révoltant, que c'est l'amour de la patrie qui nous anime, que le prince est vraiment tyran, que ses

fautes sont inexcusables, que sa mort remédiera à nos maux, qu'on trouvera un meilleur prince après lui et enfin que cet exemple de révolte, pour une cause même légitime, ne fournira pas aux passions effrénées de mille autres hommes un prétexte de faire de nouvelles révoltes sans raison et par là de saper les fondements de toute société ? Faut-il, pour guérir les maux du corps politique, se servir d'un remède violent, qui ne réussira peut-être pas et dont la réussite pourrait causer des abus qui iraient à la destruction de tout gouvernement ? »

Ces vues relèvent peut-être de la logique du cœur plus que de la logique pure! Mais n'est-ce pas la meilleure ?

Ce qu'il y a de nouveau dans l'Essai, c'est une motivation chrétienne. Nous avons dit pourquoi on ne la trouve pas dans les ouvrages pédagogiques de Fénelon et combien c'est dommage. Ici l'homme si profondément spirituel qu'était Fénelon se rattrape. Ces développements sur les bases chrétiennes de la fraternité humaine sont très beaux. En voici un spécimen : « Les livres divins nous représentent le genre humain comme une grande famille, dont Dieu est le Père commun. Tous les hommes sont créés à son image et ressemblance ; tous sont capables de la même perfection et destinés au même bonheur. Nous sommes donc tous liés les uns aux autres par un père commun, obligés de nous aimer, de nous secourir, de chercher mutuellement notre bien commun, comme frères, comme enfants, comme images d'un même père. Aimer Dieu pour lui-même et les hommes pour Dieu est l'essentiel de la loi de Moïse et celle de notre grand Législateur Jésus-Christ. »

Ce climat chrétien fait du bien après la fréquentation des dieux et des déesses qui prennent leurs ébats dans Télémaque. Voici qui est plus beau encore : « Nous sommes frères non seulement parce que nos esprits sortent tous d'une même origine, mais encore parce que nos corps sont descendus de la même tige. Dieu a fait sortir tous les hommes qui doivent couvrir la face de la terre d'un seul. C'est là l'image de la paternité de Dieu. Ce qui se fait dans l'ordre de l'intelligence est vivement représenté par ce qui se fait dans l'ordre des corps. Tous viennent d'une même origine ; tous sont membres d'une même famille ; tous viennent d'un même père. Il n'est pas permis à l'homme de se regarder comme indépendant et détaché des autres. Il ne peut pas se faire la fin et le centre de son amour sans renverser la loi de sa création, de sa filiation, de sa fraternité. Il doit se rapporter tout entier à la grande famille et non pas rapporter la famille à lui-même. »

Ce sont là paroles de docteur. Elles ont vu le jour à Cambrai, dans les salons d'un archevêché. Ont-elles eu quelque efficacité ? Fénelon a-t-il été autre chose qu'un poète et un théoricien de la paix ? Oui, il a visé à l'action.

III. *Le négociateur de la paix*

Si quelques-uns voient dans le précepteur du duc de Bourgogne un aimable utopiste, qui, dans ses ouvrages pédagogiques, s'est soulagé de plans chimériques naissant spontanément dans son esprit, d'autres ont voulu faire de lui un ambitieux, rêvant de devenir un autre Richelieu ou un autre Mazarin et préparant minutieusement dans l'esprit du futur roi le jour de son avènement comme premier ministre. Aucune de ces interprétations n'est exacte, bien qu'à notre avis la seconde soit plus près de la vérité que la première. Fénelon est un terrible réaliste. S'il a enveloppé certaines de ses idées de fictions, c'est qu'il voyait là le meilleur moyen de les faire passer. Il a voulu exploiter au maximum, pour le bien des hommes et non pour lui-même, la situation privilégiée que Dieu lui avait faite. Il a voulu avoir de l'influence sur les conseils du roi, parce qu'il n'était pas d'accord avec la politique de Louis XIV et qu'il voulait aider à la redresser. Ambition politique ? Nous ne le croyons pas. Conscience supérieure d'un homme qui voyait ses responsabilités et voulait y faire face, oui.

Quoi qu'il en soit, Fénelon a cherché à faire pénétrer ses idées dans les faits. Celles qui concernent la paix comme les autres.

Il faudrait citer ici la terrible lettre qu'il écrivit à Louis XIV et qui est un des morceaux les plus extraordinaires de la littérature française. Son authenticité a été longtemps mise en doute. Le manuscrit, écrit de la main de Fénelon, découvert en 1825, leva tous les doutes. Mais fut-elle envoyée au destinataire ? Comment celui-ci a-t-il réagi ? Ce problème littéraire et historique n'a pas encore été éclairci. Si elle a été envoyée, Fénelon prend rang parmi les très grands pontifes qui ont dit la vérité aux grands, sans reculer devant la disgrâce et la mort éventuelle. Cette lettre est une lettre d'accusation. Qu'on la relise tout entière. Écrite pendant la guerre, elle voudrait décider le roi à faire la paix. Pour obtenir ce résultat Fénelon trace un tableau terriblement sombre de la France d'alors ; il démontre au roi que la guerre est injuste et qu'elle entraînera la ruine du pays, si elle n'est pas arrêtée à temps. Après avoir exécuté de main de maître les courtisans flatteurs du roi, l'archevêque de Paris, François de Harlai, et le Père de la Chaise lui-même, Fénelon écrit, pour finir : « Ce que vos conseillers devraient vous dire ? Le voici : qu'il faut vous humilier sous la puissante main de Dieu, si vous ne voulez qu'il vous humilie ; qu'il faut demander la paix et expier par cette honte toute la gloire dont vous avez fait votre idole ; qu'il faut rejeter les conseils injustes des politiques flatteurs ; qu'enfin il faut rendre au plus tôt à vos ennemis, pour sauver l'État, des conquêtes que vous ne pouvez d'ailleurs retenir sans injustice. »

Il s'agit donc bien de la paix à négocier, d'une guerre précise à terminer, celle de Hollande probablement.

Plus tard ce fut la malheureuse guerre de la succession d'Espagne, qui conduisit la France à deux doigts de sa perte et qui souleva toute l'Europe contre elle. Elle dura douze ans et ne se termina que grâce à la mort de l'empereur d'Autriche, qui mit fin aux prétentions de l'archiduc Charles sur l'Espagne, dont le trône était occupé par un prince français, Philippe d'Anjou. Pendant tout le temps de la guerre, Fénelon travailla à la solution pacifique du conflit. Il ne le pouvait pas ouvertement, étant très mal vu de Louis XIV depuis l'affaire quiétiste et la condamnation de Rome. Il le fit donc clandestinement. Les ducs de Bourgogne, de Chevreuse et de Beauvilliers, qui avaient beaucoup d'influence à la cour, étaient entièrement dans la main de Fénelon. Celui-ci devint leur Eminence grise. Il écrivit neuf mémoires importants sur cette guerre de la succession d'Espagne. Ils nous ont été conservés et constituent des documents fort éclairants sur cette époque.

Ce sont des suggestions très concrètes sur les mesures à prendre soit diplomatiques, soit même militaires. L'auteur est précis, concret, met les points sur les i, toujours pour démontrer qu'il faut mettre un terme à cette guerre malheureuse, fût-ce en consentant de grands sacrifices. On a bien l'impression que c'est la paix à tout prix, presque la capitulation que conseille l'archevêque. Et l'on est tenté de résister intérieurement parfois. Mais il voyait la situation de la France très en noir. C'est pour la sauver qu'il conseille des abandons douloureux par ailleurs. De tous ces mémoires clandestins, le plus impressionnant est celui qui décrit la situation sociale de la France en 1710. Il est terriblement pessimiste. C'est d'ailleurs le plus connu. Les ennemis de l'ancien régime en ont même abusé, pour jeter le discrédit sur la royauté en bloc, ce qui est puéril. Veut-on tout de même revoir un coin de ce tableau uniformément sombre. « Pour moi, si je prends la liberté de juger de l'état de la France..., je conclurais qu'on ne vit plus que par miracles; que c'est une vieille machine délabrée qui va encore de l'ancien branle qu'on lui a donné et qui achèvera de se briser au premier choc. Je serais tenté de croire que notre plus grand mal est que personne ne voit le fond de notre état, que c'est même une espèce de résolution prise de ne vouloir pas le voir, qu'on n'oserait envisager le bout de ses forces auquel on touche, que tout se réduit à fermer les yeux et à ouvrir la main pour prendre toujours sans savoir si on trouvera de quoi prendre... Il n'y a plus dans nos peuples, dans nos soldats, dans nos officiers ni affection, ni estime, ni confiance, ni espérance qu'on se relèvera, ni crainte de l'autorité; chacun ne cherche qu'à éluder les règles et qu'à attendre que la guerre finisse à quelque prix que ce soit. »

C'est aussi la conclusion de Fénelon lui-même. Il faut en finir à

tout prix. « L'unique gloire que les Français peuvent souhaiter au roi est que, dans cette extrémité, il tourne son courage contre lui-même et qu'il sacrifie généreusement tout pour sauver le royaume que Dieu lui a confié... Il me semble qu'il faut faire la paix la moins mauvaise qu'on pourra, mais la faire à quelque prix que ce soit. Ce qu'on peut espérer n'a aucune proportion avec ce qu'on hasarde. Que deviendrait-on, si on perdait cette campagne. »

Il ne faut pas oublier que ces mémoires sont clandestins. Quelques hommes responsables seulement les ont lus. Ils n'ont pu contribuer à démoraliser la nation. Ils ne sont pas non plus inspirés par un sentiment primitif de faiblesse et de défaitisme. C'est l'amour de la patrie autant que l'amour de la paix qui les a dictés à Fénelon. La place nous manque pour le démontrer.

Pour être complet, il faudrait analyser encore, au point de vue qui nous occupe, ce qu'on appelle les « Tables de Chaulnes » et que certaines éditions appellent « Plans du gouvernement ». C'est toute une politique, mise en tableaux synoptiques par Fénelon, au lendemain de la mort brusque du duc de Bourgogne, qui l'atteignit si profondément dans ses affections et peut-être dans ses espérances. La paix y occupe une grande place. Beaucoup de suggestions concrètes y sont faites au sujet de l'armée à réduire, de certaines places fortes à démanteler, de certaines alliances à contracter. On y voit la mise en pratique de toutes les idées féneloniennes dans la matière. Le cours des événements en France, au lendemain de la mort de Fénelon lui-même et de Louis XIV, empêcha la prise en considération de ces plans. Ce n'est qu'au moment de la Révolution que l'on donna à certaines idées de Fénelon une notoriété qui était souvent de mauvais aloi et reposait d'ailleurs sur des contresens. Nous ne discuterons pas ici ces interprétations.

IV. *Conclusions*

Ce n'est pas une étude critique, mais simplement descriptive que nous avons voulu offrir à nos lecteurs à l'occasion du tricentenaire de Fénelon. Sur le fond des questions traitées par lui, on aura sans doute difficilement l'unanimité. Les options personnelles colorent toujours les jugements que nous portons sur les autres et sur l'histoire, particulièrement dans des domaines aussi sujets aux passions partisanes que la politique.

Mais on devra reconnaître unanimement la noblesse d'esprit et de cœur de ce prélat de grande classe, son amour sincère pour sa patrie et pour l'humanité, son sens chrétien si élevé et si affiné. On devra reconnaître aussi que son amour universel pour les hommes, y compris les ennemis, n'a pas été platonique. Il l'a mis en pratique d'une manière qui a frappé tous ses contemporains. C'est par l'évocation

de cette charité que nous terminerons cette étude. M. Petit de Juleville écrit dans sa grande histoire de la littérature française ces belles lignes, qui ne demandent pas de commentaire : « La guerre dans les parages de Cambrai fournit à la charité de Fénelon de rares occasions de s'exercer et porta à son comble son autorité. Après Malplaquet, Cambrai se remplit de fuyards. Fénelon leur donne accès dans son propre palais. Il les nourrit. Il fait évacuer les séminaires pour y mettre les blessés, les fait soigner à ses frais. Pour les officiers, il tient table ouverte et reçoit jusqu'à 150 personnes à la fois. Il étend avec une largeur d'esprit et de cœur toute chrétienne ses libéralités jusqu'aux soldats ennemis, en sorte, dit Saint-Simon, « que le prince Eugène et le duc de Marlborough lui marquèrent sans cesse leur attention en toutes choses, jusqu'à ne pas fourrager ses terres ». Par là ses terres devinrent lieu de refuge pour les paysans. C'est par ce rôle de Providence que Fénelon est entré de son vivant, non seulement dans l'histoire, mais dans la légende (2). »

Strasbourg. Pierre LORSON, S. I.

---

(2) Petit de Juleville, *Histoire de la littérature française*, V, p. 495.